

FEUILLETON DU "SAMEDI", 5 AVRIL 1902 (1)

La Griffes d'Or

TROISIÈME PARTIE

L'Accusée

XVI. — (Suite)

Où peut-être regrettant que son nom. — car on saurait vite dans le monde le mariage récent de l'hypnotiseur — fût mêlé au scandale. Morissot n'était toujours pas fixé sur le genre de scandale, il ne demanderait pas mieux, avant le mariage, de rentrer en possession de l'engagement qui le ferait manquer ?

La vicomtesse ne se retournerait-elle pas alors vers lui ?

Et un combat se partageait l'âme du médecin.

Sa passion lui criait :

" Tu la reprendras ! "

La colère, la haine même, que la défection soulevait, lui faisait penser qu'il la repousserait à son tour, sans pitié.

Toute cette nuit où Louis Morissot dormit mal, elle lui revint cette interrogation :

" Si le comte re trait en possession du papier timbré par lequel il s'engage à verser au second mari de Mme de Tillière l'énorme somme de cinq cent mille francs, que ferait-il ?

Et le lendemain, lorsqu'il arriva chez Pavinia, qui venait de sortir en lui laissant la correspondance à dépouiller, et les réponses médicales à expédier, il se mit, seul devant le bureau, à regarder la serrure de sûreté du tiroir, où il savait que celui-ci renfermait ses papiers importants.

Pavinia en gardait toujours sur lui la clef.

Quelque chose disait à son associé, que madame de Tillière avait fait de lui, le dépositaire de l'engagement signé par son beau-père.

Ne le lui eût-elle pas confié d'elle-même ce papier, qu'il le lui eût demandé, préférant le savoir entre ses propres mains, c'est-à-dire en lieu sûr.

La rancune s'était tellement implantée chez Morissot, elle y suscitait une telle envie de représailles qu'il n'eût pas hésité, s'il se fût agi d'une serrure simple, à en prendre l'empreinte de cire, qui lui permettrait de faire faire une clef.

Il n'eût pas hésité davantage à jouer, en la forçant, le rôle de cambrioleur.

L'inconvénient de ce dernier moyen, était qu'il laisserait des traces.

Il fallait attendre.

L'occasion pour lui, se présenterait bien, de distraire le trousseau de clefs qui ne quittait point le gousset du magnétiseur.

Et Morissot, chaque jour, ruminait quelque plan qui n'aboutissait point, finissant par se dire, tout en rongant son frein, qu'il fallait attendre que le hasard se mit de la partie.

La cordialité de jadis semblait régner entre son collègue et lui.

Pour Pavinia, le petit Morissot était la partie négligeable, le camarade facile, qu'on blaguait jadis, sans qu'il vous gardât la moindre dent, et que la nécessité poussait aujourd'hui, voire après la scène de violence au sujet de laquelle il lui présentait d'ailleurs des excuses catégoriques, à une souplesse, et un oubli complet.

Au courant du rôle qu'il avait à jouer avec lui, entré de suite et d'une façon intelligente, dans la peau de ce rôle, il lui semblait de ce côté l'auxiliaire précieux destiné à le décharger, à assurer le fonctionnement de sa future clinique.

Non seulement l'amoureux sacrifié devait se trouver en présence de celle qui allait être la femme d'un autre, mais Pavinia lui demanda un matin de rester à déjeuner.

Il avait reçu une bourriche d'huîtres, d'un client, madame de Tillière, qui en était folle, serait de la partie.

Sa mère confectionnerait un plat corse, dont la jeune femme s'était déjà léché les doigts, et ensemble — ce n'était pas jour de consultations — on irait après visiter le local loué pour la clinique.

Sans hésitation, sans qu'un muscle de son visage tressaillît, Morissot accepta.

Le déjeuner fut gai.

L'ex-médecin du bord y parut l'homme qui a excepté définitivement la situation et pour cause.

Au dessert il annonça — un mensonge — ses fiançailles avec la fille de bons commerçants retirés, chez qui il était présenté par un ami, et qui lui apporterait deux cent mille francs de dot.

Les deux futurs époux eurent des compliments aussi spontanés que sincères.

La mère elle-même, soupçonneuse par instinct, ne se méfia pas.

Cela arrangeait tout.

— A quand la noce ? demanda Pavinia.

— Pas avant trois mois.

— Aussitôt notre mariage, et vous savez que c'est dans dix jours, fit la vicomtesse, vous nous amenez votre fiancée ?

— J'y compte bien.

— Vive le mariage ! s'écria le Corse, en levant son verre, c'est l'institution la plus vilipendée et, en fin de compte, on n'a point encore trouvé mieux.

— Ma foi ! non, répondit la belle blonde qui lui tendit sa bouche.

Ce n'était pas le premier baiser demandé ou reçu, depuis le commencement de ce repas.

On eût dit deux jeunes amoureux qui ne possédaient point le sentiment des convenances.

Et Morissot restait impassible.

Il était près de trois heures lorsqu'on se leva de table.

Pavinia y buvait largement.

Il supportait d'ailleurs assez bien le bon vin.

Il était gai, pas plus.

La vicomtesse avait sur les joues, dans les yeux, sur les lèvres, l'éclat et le carmin que la circulation, activée par un bon repas, y mettent.

Mme Pavinia, heureuse et béate, jouissait et par l'estomac et par la satisfaction que lui apportait la joie de son fils.

Dans dix jours, cette jolie femme serait Mme Jacques Pavinia.

Le soir même du mariage, les deux époux fileraient pour l'Italie. Pendant les trois semaines de leur voyage, elle s'occuperait, elle, du déménagement, de l'installation dans le nouveau local.

Quand son Jacques reviendrait, la vie commencerait pour lui, nouvelle.

Elle le verrait heureux.

Elle ne rencontrerait plus dans son regard, la flamme fugace, l'étrange flamme qui, aux heures de surexcitation où il exhalait ses rancunes, lui faisait peur, lui semblait comme le pronostic d'une catastrophe, l'avant-coureur du déséquilibre final.

Au café, ou plutôt aux liqueurs qu'on prenait dans la salle à manger, Morissot sortit quelques minutes.

Il connaissait l'appartement.

Il entra dans la chambre de son collègue.

A droite de la cheminée, un placard où se trouvaient les effets de celui-ci.

Pavinia qui, lorsqu'il sortait, ou lorsqu'il recevait ses clients en consultation, ne quittait pas la longue redingote dont les pans lui battaient les jarrets, — un genre à lui — avait déjeuné en veston.

Son ancien camarade d'hôpital avisa de suite, dans le placard, la redingote en question, glissa sa main dans la poche de poitrine, empoigna le trousseau de menues clefs qu'il comptait y trouver, sortit de la pièce, traversa l'antichambre vide, la petite bonne lavant la vaisselle dans la cuisine, entra dans le cabinet de consultation, après deux ou trois essais trouva la bonne clef, ouvrit le fameux tiroir du bureau où son associé cachait ses papiers secrets, le repoussa sans le refermer, et avec la même rapidité, sur la pointe des pieds, retourna au placard, reglissa les clefs dans la poche intérieure du vêtement, et revint tranquillement à table, achever son verre de chartreuse.

Au moment où les futurs époux décidaient de quitter enfin leur chaise, pour se rendre au local qu'ils habiteraient dans quelques semaines, il dit d'un ton fort naturel :

— Si je vous laissais aller seuls ?... Je n'ai pas fini la correspondance.

" Il y en a des tas ce matin.

— Tu la feras en rentrant, fit Pavinia, viens donc avec nous !

— Tu ne sais pas qu'il est plus de trois heures ?

" J'ai plusieurs lettres pour les départements, il faut qu'elles soient mises à la boîte avant cinq heures.

— Alors, mon vieux, en effet, il est nécessaire que tu restes.

Et sans plus s'occuper de son collègue, le magnétiseur mettant un baiser dans la nuque parfumée de la vicomtesse, qu'il aidait à enfiler son vêtement, lui dit :

— Dépêchons-nous, ma chérie, nous avons rendez-vous à trois heures juste, avec le propriétaire.

Ils partirent.

La mère, passée dans la cuisine où elle restait à gourmander sa bonne, et à l'aider probablement, tout le reste de l'après-midi, n'entrerait point pour déranger Morissot.

Ce dernier le savait.

Il était maintenant assis devant le tiroir qu'il n'avait eu qu'à tirer.

(1) Commencé dans le numéro du 21 décembre 1901.

Ce tiroir ne renfermait que des papiers, beaucoup, tous classés, — factures, traites, correspondance, d'anciens cahiers de notes prises aux cours de médecine, des relations entières, la thèse manuscrite du doctorat.

Dans lequel de ces paquets, le Corse avait-il glissé le papier timbré du comte de Tillière ?

Il ne pouvait tout ouvrir, tout compulsur, tout fouiller.

Et voilà qu'au fond du tiroir, dissimulée sous différentes pape-rasses, une serviette mince, de maroquin, qu'il prit et déplia.

A gauche, seul, l'engagement bien formel par lequel le comte promettait de verser les cinq cent mille francs de dot de sa belle-fille.

D'une main qui ne tremblait point, Louis Morissot glissa le papier dans sa poche d'intérieur.

Le second compartiment de la serviette parut moins plat au médecin qui, en dépit du but atteint, poussait plus loin ses investigations.

Ce compartiment renfermait un cahier à couverture blanche, où saignaient, écrits avec de l'encre écarlate, d'une écriture serrée, les vers que Pavinia lui récitait le jour de leur rencontre fortuite, en marchant dans le brouhaha des rues, et qui semblaient la hantise de cette existence, le célèbre sonnet d'Arvers.

Il le reconnaissait.

Pourtant il le lut, mot par mot.

Et il lui semblait entendre la voix âpre du Corse, les lui scander à l'oreille, dans le roulement des voitures, dans les rumeurs du trottoir.

Ma vie a son secret, mon âme a son mystère,
Un amour éternel en un instant conçu.
Le mal est sans espoir, aussi j'ai dû le taire,
Et celle qui l'a fait n'en a jamais rien su.

Hélas ! j'aurai passé près d'elle inaperçu,
Toujours à ses côtés, et pourtant solitaire,
Et j'aurai jusqu'au bout fait mon temps sur la terre,
N'osant rien demander et n'ayant rien reçu !

Pour elle, quoique Dieu l'ait faite douce et tendre,
Elle ira son chemin, distraite, et sans entendre
Ce murmure d'amour élevé sur ses pas...

A l'austère devoir pieusement fidèle,
Elle dira, lisant ces vers tout remplis d'elle :
Quelle est donc cette femme ?... et ne comprendra pas.

Morissot tourna la couverture.

En grosses lettres en haut de la première page, tracées ainsi que celles qui suivaient, avec cette même encre qui ressemblait à du sang :

A monsieur le procureur général, ancien substitut à Ajaccio, Jacques Vallurier, son fils Jacques Santos dédie ce récit.

Et, entre parenthèses :

En cas de mort imprévue, je prie ma mère ou ceux qui se chargeront de ma liquidation de lui faire parvenir ou à défaut de lui, à son fils, ce manuscrit, que je placerai du reste sous enveloppe cachetée.

Louis Morissot murmura :

— En attendant que tu le places sous enveloppe cachetée, je saurai ce qu'il y a dedans.

Il remit sur la serviette vide les papiers qui s'y trouvaient et repoussa le tiroir.

Pavinia, lorsqu'il irait, s'apercevrait-il que la serrure n'était pas fermée ?

Peut-être non.

Il ne se rendrait pas compte de la façon dont il avait tourné la clef.

Et, s'aperçut-il qu'il était ouvert, il n'en incriminerait que lui.

Le plus scabreux, serait qu'il fouillât l'enveloppe de maroquin.

Cela arriverait forcément très prochainement, puisque le mariage avait lieu dans dix jours.

L'essentiel, c'était que cela n'arrivât pas assez tôt pour que ses soupçons eussent le temps de s'arrêter sur son collègue.

Il fallait risquer le tout pour le tout.

Morissot roula le cahier qu'il glissa dans les profondeurs de sa poche de poitrine.

Il serra le papier timbré dans son portefeuille.

En dix minutes, — il ne lui restait qu'une lettre, — sa correspondance fut expédiée.

Il resta dix minutes encore à se promener dans la pièce.

Puis il ouvrit la porte donnant sur l'antichambre.

— Eh bien, monsieur Morissot, fit madame Pavinia qui y arrivait, vous avez fini ?

— Oui, je descends mes lettres... Je ne remonterai pas.

— Vous allez les rejoindre, à l'appartement ?

— Je ne crois pas... j'ai des courses.

Il revenait vers le bureau, prendre les enveloppes.

Madame Pavinia entra.

Elle gardait l'impression de ce déjeuner, où la gaieté pétillait autour d'elle, où l'entrain brillait dans les yeux de son fils, et même avec l'associé de celui-ci, elle ne demandait qu'à parler de ce mariage, qu'il visait d'abord pour lui.

— Vous voyez une mère satisfaite, monsieur Morissot, prononçait-elle.

— Je comprends, madame.

— Pensez-vous qu'ils fassent un bon ménage ?

— Pourquoi pas ?

— Je ne devrais pas vous demander cela à vous... mais puisque vous allez aussi vous marier.

— Il vous est permis d'y aller carrément, fit-il en riant ; seulement j'ai le courrier à descendre.

On sonna à la porte d'entrée.

La petite bonne qui traversait à son tour l'antichambre, se trouva là à point pour ouvrir.

— Monsieur le docteur Pavinia ? demanda un homme qui paraissait avoir cinquante ou cinquante-cinq ans, habillé très proprement, mais de façon plutôt ordinaire, et soulevant son chapeau de feutre mou.

— Monsieur est parti.

— Faites donc entrer ! cria madame Pavinia avec impatience.

— Entrez, monsieur, dit la petite bonne.

L'homme, introduit dans le cabinet de consultations, se trouva face à face avec la mère du médecin.

Immédiatement il la dévisagea.

— Vous voulez voir mon fils ? demanda celle-ci, il est absent, mais voici M. le docteur Morissot qui peut le remplacer.

Le visiteur regardait toujours, sans se tourner vers le docteur, celle qui lui parlait.

— Je venais voir si M. le docteur Pavinia pouvait se rendre aujourd'hui chez mon maître, qui vient d'être pris d'une crise de rhumatisme, et qui voudrait se faire soigner par lui...

« M. le docteur Pavinia connaît bien mon maître... M. Vallurier père.

Le teint brun de Rosina s'infiltra de pâleur.

L'autre la considérait toujours

Elle se détourna.

— Il se peut qu'il rentre ce soir trop tard, fit-elle, en ce cas, il ira demain matin sans faute.

— Sûrement ?

— Vous pouvez en être sûr... Peut-être même ce soir.

— Au revoir, madame, merci... Voici l'adresse de monsieur.

Morissot lut, pendant qu'elle recoudissait celui-ci à la porte :

JACQUES VALLURIER

PROUREUR GÉNÉRAL

Et il devint plus pâle qu'il n'était devenu en commettant son double larcin.

L'en-tête de la première page du manuscrit ne portait-il pas :

A monsieur le procureur général, Jacques Vallurier, ancien substitut à Ajaccio, son fils Jacques Santos, dédie ce récit.

Jacques Santos, est-ce que ce n'était pas simplement... Pavinia ? Alors ces lignes emplissant plusieurs pages, en caractères rouges, le mettrait peut-être au courant de quelque ténébreux mystère, de quelque infernale combinaison.

Pavinia, comme il le disait au comte de Tillière, lui semblait capable de tout.

Et une peur véritable en même temps qu'un sentiment étrange, qui ressemblait à de la joie, à du triomphe, s'empara de lui.

Le « petit Morissot » pensait à ce qu'on avait appelé :

L'Affaire Vallurier.

Bastien, le domestique de l'ancien magistrat, devait rentrer chez son maître assez troublé.

Ce dernier, une jambe à peu près immobilisée sur un siège bas, l'attendait sans grande impatience.

Il allait beaucoup mieux ; peut-être le lendemain serait-il en état de sortir.

Il désirait quand même consulter Pavinia dont le traitement spécial — toute question d'hypnotisme à part naturellement — lui serait peut-être un préservatif contre de trop fréquentes rechutes.

Il s'aperçut de suite d'un bouleversement chez le serviteur fidèle, qu'il emmenait d'Ajaccio presque gamin, et qui depuis cinquante ans partageait sa vie.

— Qu'as-tu, mon ami ; que t'est-il arrivé ?

— Ah ! monsieur, figurez-vous que je crois bien que je viens de voir Rosina Santos.

— Rosina Santos ! s'écria le maître.

Il pâlit si fort que le brave garçon prit peur.

—Monsieur, vous êtes malade ?

—Non, parle... Où l'as-tu rencontrée ?

—La mère du docteur Pavinia...

—Es-tu fou ?

—Figurez-vous que tout le long du chemin je répétais ce nom :

« Pavinia.

« Je me disais :

« Je l'ai entendu... en Corse...

« Puis, rue de Rivoli, en montant l'escalier, ça me revient :

« Mais, que je pense, c'était la grand'mère de la petite Rosina !

« Et voilà qu'en attendant la voix de madame Pavinia, en la regardant, je sens quelque chose qui me crie :

« C'est elle, Rosina, la petite Rosina avec qui j'ai joué, et que j'aimais avant d'avoir quinze ans, celle dont nous avons quelquefois parlé, monsieur, qui a eu son père et son frère tués dans le maquis, et que quelqu'un, on n'a jamais su qui au pays, avait abandonnée.

M. Vallurier se remettait peu à peu.

—Ce serait bizarre, fit-il d'un ton tranquille.

Et Bastien, en se frappant du poing le front :

—Ai-je été bête de ne pas le lui avoir demandé carrément !

« J'y retournerai demain.

—Non... et surtout, si tu vois son fils, si tu la revois elle-même, tu te tairas.

—Pourquoi ?

—Je te le dirai.

« En attendant, sache bien ceci, c'est que tu pourrais attirer sur mon fils et sur ma belle-fille, les plus grands malheurs, si tu laisses aller ta langue.

—Comment donc, monsieur ?... Les pauvres malheureux, ils en ont eu assez !

—Tu vas me jurer de te taire... Je te répète que tu sauras tout.

—Sur les cendres de ma mère ! fit le Corse en levant la main.

M. Vallurier réfléchit un instant.

Une formidable émotion, presque aussi violente que celle que lui causait la nouvelle de l'arrestation de sa belle-fille, venait de s'abattre sur lui.

Elle eût terrassé tout homme de son âge, moins vigoureux au moral comme au physique.

Il devait la surmonter, sinon la chasser.

—Cherche-moi deux télégrammes, Bastien, dit-il au bout de cinq minutes, deux petits bleus.

Le domestique disparut pour revenir au bout de quelques instants.

Et son maître écrivit à l'adresse de Pavinia :

La crise est passée, ne vous dérangez point, j'irai vous voir, mon cher docteur.

Puis à celle de Jules Terrenas :

Venez dès ce soir, plus qu'urgent !

—Porte cela au bureau de poste, Bastien !

À cette même heure, le docteur Morissot se faisait annoncer sous un prétexte « urgent » aussi, chez le comte de Tillière.

Il tendit à celui-ci le manuscrit à l'encre rouge, sans naturellement parler du papier dérobé et paraphé de sa signature.

En lisant à son tour l'entête de la première page que lui désignait son visiteur, le comte sentit son cœur s'immobiliser dans sa poitrine.

La lumière pour lui se faisait sur le mystère que l'on avait appelé :

L'Affaire Vallurier

Jacques Santos, c'était Jacques Pavinia.

Sans demander, sans tenir à savoir comment il s'était procuré ce cahier, le comte dit au médecin :

—Lisez-moi cela, je vous en prie, je n'y vois plus.

Et Morissot, d'une voix qu'il abaissait un peu, mais très distincte, lut pendant au moins trois quarts d'heure.

C'était sous forme de lettre, adressée à l'ancien procureur général Jacques Vallurier, l'histoire succincte du mariage simulé du substitut d'Ajaccio avec la fille de Santos, l'épisode de la naissance, en plein maquis, de l'enfant, l'odyssée de la mère plus tard, avec son fils à Paris.

Puis les études de celui-ci, ses deux années dans le même hôpital, aux côtés de son frère, le mystère dévoilé par Rosina, la rencontre dans le monde de cette jeune fille que le second fils épousait, alors que grondait dans le cœur du premier fils un de ces amours sauvages, tel qu'il en peut naître dans le maquis lui-même.

C'était cela, cette folie, qui le rendait criminel.

Et sa haine, son amour, il les criait... en des imprécations, en des malédictions, où se mêlaient des plaintes.

Il eût pu être bon.

Il était mauvais.

À qui la faute ?

Alors venait le machiavélique récit... le rôle de Nella, dans la maison du docteur Vallurier.

Il racontait la vérité entière.

Puis la menace dernière, la menace suprême.

Cette Eve tant adorée et comprise également dans sa haine, il la perdrait.

Après cela seulement, après ce crime abominable, sa haine satisfaite, Jacques Santos désarmerait.

C'est sur ce paragraphe que Louis Morissot termina sa lecture :

« Il manque à ce récit l'acte final.

« Une fois consommé, couché là, comme les autres, ma signature apposée au bas de ces pages, je le répète, ma vengeance est close.

« Mais ceci restera.

« Je veux qu'un jour, mon père ou mon frère la connaissent, la connaissent bien... quand j'aurai passé, emporté par quelque ouragan dont j'ai la prescience, car je ne puis partir que comme je suis venu, moi, dans un cataclysme.

« Je veux qu'ils sachent ce qu'ils ont fait de moi, l'un comme l'autre, le premier en me mettant au monde, le second, en me prenant la seule femme que j'eusse pu aimer.

« Et que mon père et mon frère me maudissent... s'ils l'osent ! »

La page restait blanche, sous les dernières lignes.

Le silence régna quelques secondes, entre le médecin et le comte.

Ce dernier avait les pupilles dilatées comme par une épouvante.

Il parla le premier.

—Quoi faire ?

—Le livrer à la justice, fit Morissot d'un ton net.

—Evidemment c'est de la justice qu'il relève.

Le vieillard pressa dans ses deux mains son front, sous lequel se heurtaient des coups de marteau.

—Il me faut, dit-il, la nuit pour réfléchir ; laissez-moi ce manuscrit que je mettrai en lieu sûr, et demain revenez... nous ferons ce que nous avons à faire.

—Vous avez raison, il faut réfléchir... Je reviendrai demain, vers neuf heures.

—Oui... J'ai besoin d'une grande concentration d'esprit...

« A demain.

À peine disparu, l'homme dont le hasard faisait l'instrument de justice, qui allait mettre au jour l'innocence de celle pour qui, dans son affection paternelle, il eût donné sa misérable vie, le comte de Tillière alla au bureau sur lequel il travaillait.

C'était un meuble qu'il faisait confectionner lui-même, et qui lui servait en même temps de coffre-fort.

L'endroit où il plaçait ses titres, ses valeurs, ses papiers importants consistait en une sorte de tiroir à double fond blindé et qui ouvrait par un secret qu'il connaissait seul, une vis à laquelle il faisait faire plusieurs tours, placée sous le tiroir même, dont une rainure, alors, s'écartait.

Le comte ouvrit son bureau, fit jouer le secret, et dans le double fond béant, plaça le manuscrit.

En faisant mouvoir la vis dans le sens opposé, il referma la cachette, et si bien, que nul n'eût pu la soupçonner.

Puis il s'assit, sortit d'un casier une feuille de papier timbré, en haut de laquelle il écrivit :

Ceci est mon testament, et copia de son écriture large, ses dernières volontés, dont la teneur se trouvait déjà rédigée sur une feuille simple.

Cela lui demanda une grande heure.

Il lut, relut, pesa chaque mot, glissa le testament dans une enveloppe qu'il scella de larges cachets de cire rouge, remise elle-même dans une autre enveloppe, à l'adresse de son notaire et sonna.

Une fois, une seule, car sa réponse avait été une défense formelle de le déranger de nouveau, on était venu l'avertir que le dîner était servi.

Il tendit l'enveloppe au domestique qui se présenta.

—Dites à François qu'il prenne immédiatement un fiacre, et porte cela chez mon notaire.

« À moins qu'il ne dine en ville, il est chez lui en ce moment.

« François devra me rapporter un reçu.

—Bien, monsieur.

—Vous, aidez-moi aussitôt à me mettre au lit, je ne prendrai rien ce soir, j'ai la fièvre.

Le lendemain, à neuf heures du matin, lorsque le docteur Morissot arriva boulevard Malesherbes, M. de Tillière avait à un tel degré la fièvre qu'il n'articulait que des mots incohérents.

Le docteur demeura longtemps près de son lit, doublement soucieux, et ne se retira qu'en avertissant qu'il reviendrait aussitôt après le déjeuner.

En bas, dans le vestibule, il se trouva vis-à-vis de cette jolie Mireille qui chantait à la soirée des Truchon, et avec laquelle il faisait déjà une fois la conversation, dans ce même vestibule.

Où donc se rendait-elle ainsi ?

À l'Hôtel-Dieu.

Et, à brûle-pourpoint :

—Vous ne voudriez pas venir avec moi, monsieur, il s'agirait de

confondre votre associé, ce fameux docteur Pavinia... que vous n'aimez pas non plus.

Morissot ne demanda pas d'explication, du moins en ce moment.

Il dit simplement :

— Je suis à votre disposition, mademoiselle.

Trois quarts d'heure plus tard, tous deux entrèrent dans le vaste hôpital, où le docteur Saussaye, Jules Terrenas et M. Vallurier père se trouvaient déjà.

Ce dernier qui, la veille, appelait l'avocat par dépêche, lui narrait, comme il le faisait une fois à M. de Tillière, cette aventure de jeunesse, qui demeurait pour lui un remords, ses amours avec la fille du bandit corse.

Il lui répétait la phrase de Bastien, un compagnon d'enfance de Rosina, — revenant de chez le docteur Pavinia, et croyant avoir reconnu cette dernière.

Et le lendemain, Terrenas voyait Mireille et le docteur Saussaye, celui-ci léthargique, l'on se rencontrerait à l'Hôtel-Dieu près du lit de la léthargique, vers les sept heures du soir, — il ne pouvait être libre avant.

Depuis quatre semaines, celle-ci dormait, avec des intermittences de réveil, très inégales d'ailleurs, que l'on guettait attentivement, ce qui permettait de la nourrir de façon plus substantielle.

Le cas, pour être curieux, n'avait rien d'extraordinaire.

Bien d'autres, de ce genre, se trouvaient relatés dans les annales de la médecine.

On citait à cette même époque celui d'une hystérique, que médecins, prêtres, journalistes, simples curieux visitaient au fond de son petit village, et qui depuis des mois et des mois, n'était pas complètement réveillée.

En ces quatre semaines, celle de l'Hôtel-Dieu, quoique l'alimentation qu'on lui donnât fût suffisante pour maintenir l'équilibre des fonctions vitales, s'était amaigrie.

La racine des cheveux tranchait, très noire, sous le blond ternissant, que la décoloration, la chimie, permettaient à Pavinia d'obtenir.

Pauline Warth redevenait Nella.

Mireille qu'on n'eût point appelée encore aujourd'hui, pour rendre en attendant l'expérience plus sûre, la reconnut immédiatement.

Elle était là, l'accusée.

Une inconsciente, un instrument passif entre les mains d'un misérable, néanmoins criminelle... Oui, l'accusée, celle qu'ils accuseraient demain, celle...

Mais non, c'était Pavinia qu'il fallait traîner devant les juges... Pavinia qui prendrait sa place, sur les bancs de la cour d'assises.

Y compris Morissot, qui mit au courant de sa trouvaille de la veille, dans le tiroir du Corse, laissé ouvert par celui-ci, ces hommes étreints à différents degrés par l'angoisse, se réunirent au sortir de l'hôpital, chez Jules Terrenas, qui dans son élégant appartement de garçon, faisait servir à huit heures et demie à dîner.

La blonde Mireille à table à côté de lui, ne devait, comme lui et comme tous, que penser à ce qui occupait chacun.

Morissot fut le seul qui mangea avec appétit.

M. Vallurier père put à peine prendre un potage.

Et chacun comprit qu'il fallait réfléchir, attendre, ne rien dire, laisser en paix, jusqu'à ce que l'on fût certain du dénouement, les deux êtres qui avaient tant souffert, dans ce formidable bouleversement :

Eve et Jacques.

Chacun comprit surtout, que cet homme, ce vieillard de soixante-dix ans, frappé si cruellement par le destin, ne pouvait jeter son fils, si bas que fût son crime, aux gémonies.

Et pourtant il fallait une éclatante justice, il fallait la réparation.

Que faire ?

Demain était là.

On verrait M. de Tillière.

Le lendemain à neuf heures précises, le docteur Morissot était encore à la porte du comte beaucoup mieux la veille au soir, et à qui il devait annoncer la visite de M. Terrenas et de M. Vallurier père.

— Monsieur n'a pas encore sonné, dit le valet de chambre, je n'ai pas ordre d'entrer chez lui, avant qu'il m'appelle, mais... je commence à être inquiet.

— A quelle heure vous appelle-t-il d'habitude ?

— Jamais après huit heures, et généralement, à sept.

— Comme médecin, vous pouvez m'introduire.

Sans hésiter, le domestique passa en avant.

Les deux hommes étaient dans la chambre, l'un tirant rapidement les rideaux, ouvrant les persiennes, l'autre s'approchant du lit.

Le médecin poussa une sourde exclamation.

Le lit était vide.

Mais dans la large bergère, placée au pied, contre le four, un homme les bras pendant de chaque côté, la tête tombée sur l'épaule gauche, se trouvait assis tout habillé.

Le docteur Morissot toucha une des mains... un morceau de glace.

Le bras était raide.

La mort remontait à la veille au soir.

Il y avait de longues années que le valet servait fidèlement son maître.

Il se prit à sangloter.

— Monsieur m'avait d'abord dit de le suivre, pour l'aider à se déshabiller.

— A peine entrés, il me renvoyait ; il voulait encore ce soir essayer ses forces, qui lui semblaient décroître, se mettre seul au lit comme il le faisait depuis quelque temps.

— Si je ne peux pas, ajoutait-il, je vous sonnerai... Mais si je ne sonne point, laissez-moi la paix, je ne veux personne, jusqu'à demain matin.

— Monsieur ne souffre ni qu'on discute, ni qu'on enfreigne ses ordres...

— Je ne suis pas venu.

— Ah ! si j'avais su ! si j'avais su !

Et le médecin penché sur le cadavre aux yeux ni-ouverts, le fin visage d'ivoire, affiné encore :

— La mort l'a pris comme elle prend les malades tels que lui, en les foudroyant.

Et le domestique sanglotant plus fort :

— Il devait sentir des malaises... Il a écrit avant-hier pendant longtemps, et il a fallu le soir même porter une grande enveloppe à son notaire.

Louis Morissot était atterré, et atterré doublement.

Que n'avait-il emporté le manuscrit, qu'il confiait l'avant-veille au vieillard ?

Un espoir le tira de la perplexité que lui causait cette dernière pensée.

Peut-être ce manuscrit était-il enfermé dans l'enveloppe portée au notaire l'autre soir.

Le médecin se ressaisit.

Il fallait d'abord accomplir son devoir professionnel, faire appeler un collègue pour la constatation du décès, puis télégraphier à la belle-fille et au notaire.

Ce collègue était tout indiqué.

Il habitait la maison du docteur Vallurier.

Lorsque M^{re} Terrenas et M. Vallurier père arrivèrent, ils trouvèrent le mort sur son lit, et les deux confrères du même avis, sur le genre de mort : une apoplexie sérieuse.

Le comte de Tillière était enterré depuis dix jours.

C'était, ce matin-là, chez son notaire, la lecture de ses suprêmes volontés.

Car la grande enveloppe jaune scellée par lui, peut-être une heure avant qu'il expirât, et placée ensuite dans une seconde, portait, avec la suscription sacramentelle : *Ceci est mon testament*, — cette autre :

Pour être ouverte le onzième jour après ma mort.

Pourquoi cette clause : le onzième jour après la mort ?

Le comte l'expliquait, par une sorte de superstition : paix à son cadavre encore chaud ; que ses cendres reposassent dans le silence de la sépulture de famille au fond du vieux château de Vendée, entre sa femme et son fils avant qu'à Paris, la ville bruyante où il pensait mourir, on s'agitât autour de son corps chaud.

Les sentiments humains qu'il soulèverait du fond de son cercueil ne l'y atteindraient point.

Il méprisait la haine, il ne voulait point de la reconnaissance, un simple souvenir quelquefois, des êtres bons laissés derrière lui.

Étaient présents à la lecture de ce testament, toutes les personnes qu'il citait par une simple lettre placée dans la première enveloppe, en plus M. et Mme Pavinia qui ne se trouvaient point officiellement convoqués à y comparaître.

Leur mariage, — avec seulement les quatre témoins — était contracté de la veille.

La mort subite de M. de Tillière l'eût hâté s'il eût pu l'être.

Heureusement celui-ci s'était engagé par papier timbré.

Pavinia avait parlé de cet engagement au notaire qui lui répondait de venir s'il le désirait, bien que la vicomtesse ne fût pas appelée à l'ouverture du testament.

Alors même que le comte n'y mentionnerait pas le don qu'il faisait à sa belle-fille, la somme devrait certainement à présentation du dit reçu, lui être versée.

Et le magnétiseur très occupé les derniers jours qui précédaient son mariage, sûr de la cachette où il plaçait le papier timbré, et trahi par la destinée décidément, n'ayant point eu à fouiller dans le tiroir à serrure de sûreté où il plaçait ledit papier, le lendemain seulement de la formalité à la mairie, s'apercevait qu'il avait disparu...

(A suivre.)